

Le journal de Louis-François Guiguer de Prangins

Autor(en): **Schoulepnikoff, Chantal de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **113 (2005)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE JOURNAL DE LOUIS-FRANÇOIS GUIGUER DE PRANGINS

CHANTAL DE SCHOULEPNIKOFF

INTRODUCTION

A l'occasion de son 10^{ème} anniversaire en 2002, l'Association des Amis du Château de Prangins a mis en chantier une entreprise de grande envergure : la publication du *Journal* que Louis-François Guiguer, baron de Prangins, a tenu entre 1771 et 1786.

Dans une première étape (2002), le *Journal* a été transcrit ; la seconde étape est en cours : il s'agit de la relecture et du collationnement des textes, ainsi que de l'établissement des notes et de l'index. Parallèlement, le financement a été cherché et trouvé auprès de diverses institutions. La publication devrait intervenir au cours de l'année 2006.

LE JOURNAL¹

Rédigé par Louis-François Guiguer, baron de Prangins, et sa femme Matilda, entre 1771 et 1786, le *Journal* est un document d'un intérêt et d'une qualité tout à fait exceptionnels. Chronique d'une famille, il donne également un reflet fidèle de la société de cette époque et représente un témoignage de première main sur la vie quotidienne à la fin de l'Ancien Régime ; la multiplicité des thèmes abordés le rend passionnant pour un grand public curieux du passé et ouvre aux chercheurs d'innombrables pistes.

Consigné dans sept cahiers remis aux Archives cantonales vaudoises en 2002 par les descendants de la famille², le *Journal* compte environ 1'200 pages. Le rédacteur principal en est Louis-François Guiguer, qui est secondé dans les premières années par son secrétaire et homme de confiance Christoph-Daniel Renz. Dès 1778, c'est sa jeune épouse Matilda qui tient la plume en alternance avec lui. Il s'agit donc d'un « journal à quatre mains », exceptionnel à cette époque.

¹ L'orthographe et la ponctuation ont été actualisées dans les citations du *Journal*.

² ACV, PP 545 (Guiguer de Prangins, Louis-François). Il existe un microfilm de consultation conservé aux ACV, RMS 12002.500.

Ce n'est pas à proprement parler un écrit intime, mais bien plutôt une chronique personnelle et familiale, relatant au jour le jour aussi bien des faits et des actes que des réflexions et des sentiments. Ceux-ci affleurent d'ailleurs continuellement, tout en étant exprimés avec une grande pudeur et une sorte de tendresse malicieuse.

Le *Journal* peut se percevoir à plusieurs niveaux ; lors d'une lecture superficielle, on y trouve une foule d'informations immédiates sur quantité de sujets : il rend compte de la gestion de la baronnie, des travaux d'entretien ou des améliorations apportées au domaine, il raconte et commente les événements de toutes sortes survenus au Château ou dans les environs proches, il résume les lectures, il s'ouvre aux courants du monde contemporain en évoquant les nouvelles de l'extérieur... Si l'on s'y attache de manière plus attentive, c'est tout l'esprit de l'époque pré-révolutionnaire qui apparaît : les opinions, les réflexions, les tendances, la philosophie d'une société en mutation ; il laisse pressentir, à travers le prisme de paisibles existences, les bouillonnements précurseurs de la chute de l'Ancien Régime. Enfin, et ce n'est pas son moindre intérêt, il donne un accès direct à des hommes et à des femmes des temps anciens qui apparaissent en toute spontanéité et dépassent ainsi leur réalité quotidienne pour nous rejoindre à travers les siècles.

Louis-François Guiguer lui-même prend parfois le temps de réfléchir sur les raisons qui l'incitent à tenir ce *Journal* et à le poursuivre :

[...] un journal se borne au temps récemment passé, aux événements où nous avons part comme acteurs ou témoins, aux réflexions que notre raison nous suggère et que nous ne cherchons point chez des commentateurs. Sans doute, un tel journal pour une famille retirée n'est utile que pour elle ; mais puisqu'il est écrit au milieu d'elle, il n'est chargé d'aucun devoir que d'être amusant tant qu'il est récent, et de devenir intéressant quand il rappelle, distingue et renouvelle à la mémoire le passé. Une partie du passé rentrerait dans le néant, si nous ne nous donnions aucun moyen de retourner à lui, si nous ne le retrouvions aux époques où nous avons pu le fixer, pour le comparer au présent et inférer de cette comparaison quelques lueurs de prévoyance pour l'avenir [1^{er} janvier 1782].

LOUIS-FRANÇOIS GUIGUER

Louis-François Guiguer, né à Paris le 1^{er} décembre 1741, est le fils de Jean-Georges Guiguer, lui-même neveu de Louis Guiguer, banquier de haut vol auprès de la cour du roi de France puis du Régent, acquéreur de la baronnie de Prangins et constructeur du Château actuel. Après la mort de Louis Guiguer et celle de son épouse Judith van Robais survenues respectivement en 1747 et 1748, c'est Jean-Georges qui hérite de la baronnie de Prangins où il ne s'installera qu'en 1755, après avoir terminé les travaux d'aménagement du Château. Jean-Georges meurt en 1770. Louis-François devient donc baron de Prangins et prend ses quartiers au Château le 31 mars 1771, date où il commence la rédaction du *Journal* par ces simples mots : « Arrivé à Prangins ».

C'est le *Journal* qui permet de reconstituer dans les grandes lignes la biographie de Louis-François, grâce à quelques données éparses : il passe sa petite enfance à Paris, dans l'hôtel particulier des Guiguer situé dans le Marais et probablement dans la propriété familiale de Marnes, à proximité de Versailles. Il est élevé par un couple originaire de Bursins : M^{me} Duprat est sa gouvernante et M. Duprat son précepteur. Dès 1753, il est envoyé au Collège de Genève où il fait ses études « en belles lettres ». En 1757, il retourne en France et s'engage dans les Gardes suisses (régiment de Zurlauben), et participe ainsi à quelques campagnes au cours de la guerre de Sept Ans. Sans doute n'a-t-il pas beaucoup de goût pour la carrière militaire, dont il est probablement éloigné rapidement par une santé fragile. Dès 1771, il s'établit à Prangins, en compagnie de Christoph-Daniel Renz (1742-1826), originaire de Tübingen, qui demeurera au Château jusqu'en 1804, tout d'abord en tant que secrétaire privé et homme de confiance, puis châtelain (dès 1785) et enfin syndic de Prangins (1803-1804).

En 1778, Louis-François épouse Matilda Cleveland, nièce par alliance de son oncle Louis Guiguer de Londres, et mène avec elle une vie très heureuse dont le *Journal* porte le témoignage quotidien. Il meurt au Château le 18 décembre 1786, laissant trois fils en bas âge et une fille encore à naître.



FIGURE 1

Profils en silhouette de Louis-François et Matilda Guiguer de Prangins, attribués à Gonord. Découpage en papier, 1785. Collection privée.

Le *Journal* peut s'articuler en trois grandes périodes, qui correspondent à des étapes de nature différente dans la biographie de Louis-François : une première période va du 31 mars 1771 à mi-juillet 1776, avec l'installation à Prangins en compagnie de Renz, la prise de possession du domaine et le règlement des questions administratives, la vie intellectuelle et sociale bien remplie ; la période allant de la seconde moitié de 1776 à fin avril 1778 marque la transition, avec l'arrivée de sa tante et de ses deux cousines d'Angleterre ; et enfin, la troisième période commence le 2 août 1778, avec son retour à Prangins après son mariage avec Matilda, et elle se termine le 18 décembre 1786, date de son décès.

1771-1776

Lorsque Louis-François et Renz arrivent à Prangins, ils prennent possession d'un vaste domaine qui comprend les villages de Prangins, Benex, Promenthoux, Gland et Vich, ainsi que leurs territoires respectifs et tous les droits seigneuriaux y afférents. Les premiers mois de leur séjour sont consacrés à prendre connaissance et possession des lieux, à vérifier les comptes de gestion avec le châtelain Marc-Étienne de Ribaupierre, à régler les querelles de voisinage, à revoir les bases administratives avec les communes concernées, à discuter de problèmes d'intérêt général (chemins, ponts, fontaines), à soigner les relations avec le bailli bernois siégeant au Château de Nyon... Chaque jour, des lieues sont parcourues à cheval ou à pied et le *Journal*, tenu par Renz sous la dictée de Louis-François, en rend compte scrupuleusement. Des améliorations et des embellissements sont apportés aux parcs, aux environs proches du Château, au confort de la demeure.

La vie de société n'est pas oubliée : les contacts avec les voisins sont fréquents, les invitations sont nombreuses (soirées entre amis, fêtes, théâtre, musique ...) — mais ce n'est jamais au détriment des longs moments consacrés à la lecture en commun : beaucoup de livres d'histoire, des traités de géographie, de physique, d'astronomie, de géométrie, de botanique, d'histoire naturelle, des récits de voyage (Bougainville, Cook), les pièces de théâtre — sans parler bien entendu de l'*Encyclopédie* et des gazettes françaises qui sont parcourues et commentées régulièrement. Le *Journal* fourmille de réflexions et de notes de lecture. Les commentaires sur les événements contemporains ne manquent pas, se doublant parfois d'analyses politiques :

Les gazettes affirment la révolution de Suède et le démembrement de la Pologne ; de nouvelles limites entre la Russie et la Turquie européenne, la Prusse et les États d'Autriche. Il n'y a plus guère de tranquilles que nous, en Europe [11 septembre 1772].

Louis-François et Renz s'adonnent également aux essais de jardinage : citons par exemple la plantation en juin 1772 sur la terrasse du Château (des graines de platane rapportées de Montpellier) — dont les résultats sont toujours visibles aujourd'hui ! Ou encore l'apprentissage de diverses disciplines scientifiques comme la géographie, l'astronomie, la chimie, la physique,

parfois sous la direction de M. Lespinasse³, physicien anglais établi à Nyon et familier de la maison :

M. Lespinasse entreprend de nous démontrer les principes de géographie. Il y a assez bon parti à tirer de son instruction, à condition qu'on ne l'importune point par les questions d'une pénétration impatiente ; il faut comme en toute autre étude se mettre pour la commencer au point d'un homme qui ignore et qui écoute, sans se contenter d'aucune explication, qu'il ne la saisisse complètement [24 juin 1772].

Lespinasse a installé un observatoire dans une des tours du Château. C'est là qu'il placera le nouveau baromètre de M. de Luc dont le *Journal* fait une description détaillée avec un petit dessin :

Un baromètre de M. de Luc diffère de l'usage ordinaire en ce que le mercure n'est point contenu dans un vase ou dans une boule de verre, mais dans un tube de même calibre (jusqu'à l'ouverture par laquelle peut agir la colonne d'air par son poids) que l'autre partie de ce même tube, dans laquelle l'air a été ôté entre son extrémité supérieure et la colonne de mercure [5 septembre 1772].

Une journée typique de cette période :

Promenade à cheval de bonne heure ; ordre pour examiner les arbres dans la partie qui doit être extirpée la première pour écorcer ceux qui sont propres à cette exploitation. Continuation de récolte des foins. Couvert en forme de grand faisceau d'armes pour l'abri des rames et du voilier du bateau, et qui doit être placé au bas du pré au-dessus du port. Les morceaux de bois de chêne sont coupés. Le physicien astronome nous fait sa leçon. Après-midi, station sur la terrasse avec le graphomètre anglais de notre astronome géographe. La station ne différait que de trois toises de place, aussi s'est-elle rapportée plus précisément que nous ne l'espérions à la station de la planchette. Bain et course en bateau [25 juin 1772].

Au cours des cinq années couvertes par cette période, seuls deux voyages éloignent Louis-François et Renz de Prangins ; tous deux sont liés à des raisons de santé, l'un à Montpellier en 1772 et l'autre à Loèche-les-Bains en 1773. Le retour de Montpellier suit un itinéraire minutieusement décrit dans le *Journal* et amène donc nombre d'informations sur les lieux traversés.

Les deux jeunes gens, célibataires, sont également très sollicités par les réceptions données dans le voisinage. Comment ne pas imaginer que les mères de famille voyaient en eux — et surtout en Louis-François, héritier du titre et de la terre de Prangins — le gendre idéal ? Louis-François pourtant ne s'en laisse pas conter et observe avec une ironie (pas toujours indulgente !)

³ Charles-David-Samuel de l'Espinasse (? - env. 1793). Sans doute descendant d'une famille d'origine française établie en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes, Charles-David-Samuel de l'Espinasse a été lieutenant dans le corps royal de l'artillerie. Il est l'auteur de divers traités, dont le « Traité sur la pratique

de la trigonométrie » (1767), membre de l'Académie royale des sciences de Londres et professeur de physique expérimentale des frères du roi d'Angleterre. Il s'est installé à Nyon en 1770 environ, auprès de sa sœur Mme de la Fléchère (décédée en 1782).

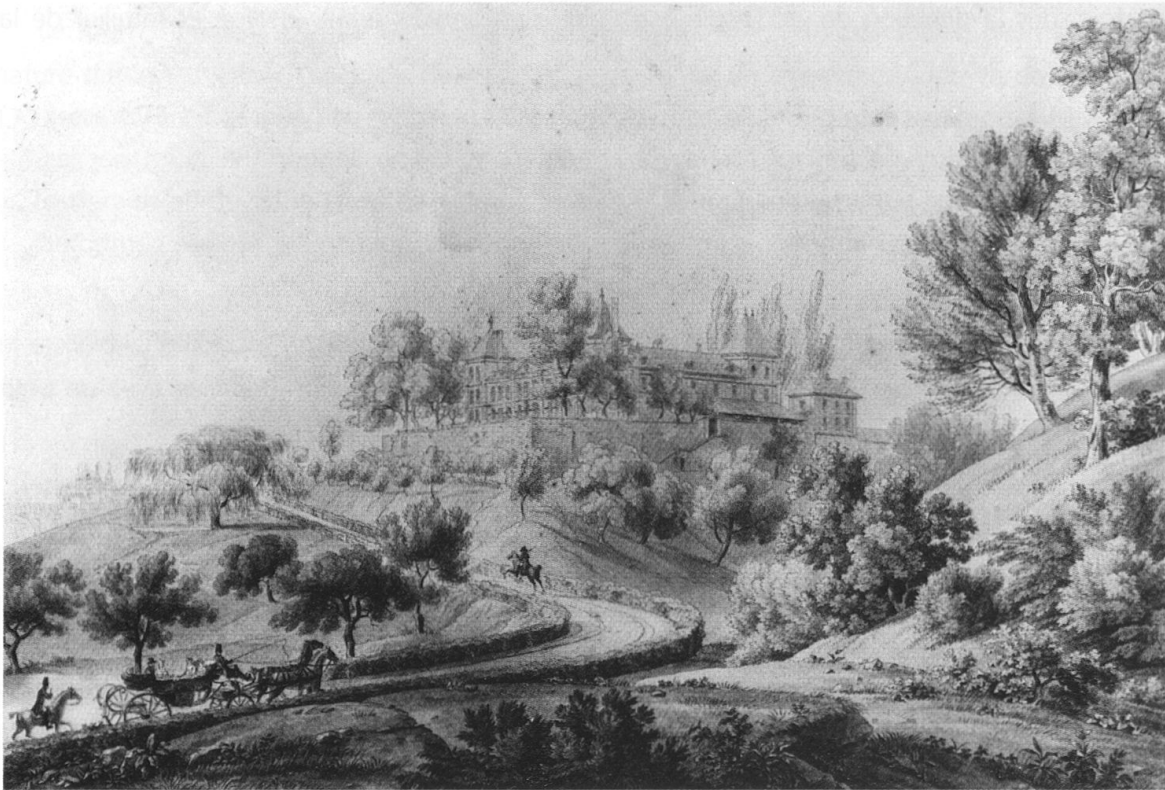


FIGURE 2

Dessin à la sanguine représentant le Château de Prangins à la fin du XVIII^e siècle. Collection privée.

les jeunes filles et les femmes croisées dans les bals et autres soirées : par exemple, il raconte avoir remarqué, lors d'une soirée, « une jeune personne naïve et badine entre 14 et 35 ans » ou encore « quelques beaux yeux pour des yeux de province » (17 juin 1772). Et enfin, voici les trois filles de M^{me} Francillon de Genève :

Des trois petites filles, l'aînée est savante, joueuse d'échecs, et s'occupant passablement déjà de son mérite ; la seconde est brune, elle n'a pas le regard bien direct, elle sera la plus gentille et la plus spirituelle des trois ; la petite deviendra moins jolie en grandissant, mais elle est assez naturelle, aussi spirituelle que ses sœurs et plus timide ; laquelle voulez-vous des trois ? [19 juillet 1772]

Une autre rencontre entre le 14 et le 19 octobre 1772 :

Le Château de Saint-Saphorin [-sur-Morges] contient en visite deux demoiselles⁴, dont la plume de Richardson aurait été très bien employée à tracer le portrait. Elles sont deux sœurs, la cadette a la physionomie fine, anglaise, un peu minaudière et passablement romanesque ; l'aînée, qui n'est point jolie, est plus naturelle, plus gaie, et n'était qu'il lui faut bien seconder sa sœur, elle n'aurait point le mérite romanesque, d'après lequel une

4 N'ont pas été identifiées.

plume à la Riccoboni pourrait supposer un ou deux volumes de lettres assez intéressantes pour être lues. L'amour de la gazette fait une petite nuance de ridicule sur la cadette, que sa très jolie figure enlève absolument, et la franchise de l'autre est une qualité si aimable qu'elle répare très bien ce qui manque à ses traits pour faire une jolie personne.

Mais le destin voulait que Louis-François ne trouve pas d'épouse dans la région de Prangins ! C'est une lettre reçue de Londres en mars 1776 qui en décide autrement : Juliane Guiguer, née Cleveland, la tante de Louis-François, annonce sa venue avec ses deux nièces Cleveland, Matilda et Selina. Commentaire du *Journal* : « Elles sont les très désirées et seront les très bienvenues » (13 mars 1776).

Le *Journal* s'interrompt brusquement sans explication au moment de l'arrivée de la tante et des deux cousines d'Angleterre, ce qui laisse à deviner le changement intervenu dans la vie des deux « journalistes » ! Il reprend le 1^{er} janvier 1777, sous la plume de Louis-François lui-même, avec un résumé de ce qui s'est passé pendant les cinq mois écoulés.

1777-1778

Dès l'arrivée des « trois dames anglaises », la gestion du domaine, l'étude scientifique et la lecture studieuse semblent laisser place à une vie familiale harmonieuse. Promenades, sorties en bateau, rencontres amicales, bals, fêtes se succèdent. Entre les lignes apparaissent discrètement les sentiments naissants entre Matilda et Louis-François. Jusqu'au jour où se décide spontanément un voyage en Italie qui aura effectivement lieu du 22 mars au 18 septembre 1777 et qui fait l'objet d'un volume séparé. Le grand intérêt de ce récit de voyage, tenu scrupuleusement jour après jour, étape après étape, est que Louis-François a d'emblée décidé que ce serait un témoignage fait uniquement d'impressions personnelles : « Mais qu'il soit mis pour règle, une fois pour toutes, que c'est notre voyage dont nous voulons parler et non de l'article d'un dictionnaire politique, historique, etc. » (24 mars 1777). Selina Cleveland épouse le consul d'Angleterre à Livourne et ne reviendra donc pas à Prangins avec le groupe. Deux mois après le retour en Suisse, Matilda et sa tante regagnent l'Angleterre. La veille de son départ, elle écrit dans le *Journal* ses premiers mots, qui résonnent comme un cri de détresse : « Quel jour, quel dernier jour ! » (21 novembre 1777).

C'est en avril 1778 que Louis-François se lance sur ses traces, la rejoint à Londres ; le mariage a lieu à Tapley (propriété de la famille Cleveland) le 4 juin 1778.

Pendant cette période que l'on peut définir comme celle de l'idylle, se place toutefois un événement important : la création de la « Petite École pour aider à l'éducation des enfants de nos paysans » (11-15 janvier 1777). Avec le soutien du pasteur de Prangins François-Barthélémy Ducros, frère du peintre Abraham-Louis Ducros, Louis-François organise des cours qui complètent l'enseignement traditionnel axé sur le catéchisme, les psaumes, le calcul et le chant : il s'agit de se baser davantage sur les exercices pratiques, au moyen d'exemples tirés de livres d'agriculture, et d'apprendre aussi bien à compter, à lire et à écrire qu'à mesurer et cultiver des

parcelles mises à disposition des enfants. La Petite École sera associée ultérieurement à la Société militaire, créée par Louis-François en 1780, au corps de cadets institué en 1782, et l'expérience se poursuivra jusqu'à la fin du *Journal*, peut-être au-delà.

1778-1786

La troisième et dernière période que nous avons définie s'ouvre sur le retour des jeunes mariés au bercail :

Nous avons pris inspection des environs de la maison, de la basse-cour, de la laiterie, du jardin, etc., et tout cela doit se ressentir un jour du changement d'administration [Matilda, 3 août 1778].

Un peu plus de huit ans vont s'écouler avant la mort de Louis-François et la fin du *Journal*. Cette période est non seulement la plus longue, mais la plus riche en événements de toutes sortes. Le *Journal* devient de plus en plus personnel et prend une dimension différente avec l'agrandissement de la famille. Désormais, chacun des deux époux prend la plume, l'un finissant parfois la phrase ou même le mot de l'autre.

La matière est si dense qu'il faut tenter une classification arbitraire de certains des thèmes qui reviennent fréquemment au fil des pages : nous nous bornerons ici à quelques éléments liés à la vie familiale, la vie de société, la vie publique et économique.

VIE FAMILIALE

Matilda et Louis-François semblent avoir formé un couple très heureux, uni par une tendresse non dépourvue de taquinerie qui transparaît à chaque page du *Journal*. Ils auront six enfants, dont trois meurent en bas âge. Le premier né, Jean-Louis (1779), disparaît après quelques semaines de vie. Le second, Charles-Jules (1780-1840), connaîtra une brillante carrière militaire et politique, ainsi que son jeune frère Auguste (1782-1831). Albert, né en 1783, mourra à l'âge de trois ans. En 1785, Matilda donne naissance à un enfant qui ne survit que quelques heures. Et enfin, la fille tant désirée ne verra le jour que six mois après la mort de son père, en juin 1787.

A commencer par le récit des naissances, qui forme de très beaux moments du *Journal*, les enfants sont omniprésents : aucun détail de leurs progrès (apprentissage de la parole, de la propreté, évolution de leur taille ou de leur poids), de leur éducation, de leurs maladies, des « inoculations » qui leur sont administrées, ne manque dans le *Journal*. Louis-François n'hésite pas à exprimer sa tendresse vis-à-vis de ses fils, par exemple le 14 août 1779, à propos de son premier né : « Nous avons passé ce jour-là à ne rien faire qu'à aimer notre petit garçon ». Ou encore, trois mois après la naissance de Charles-Jules : « M^{me} Labat m'a trouvé promenant par la chambre mon petit garçon sur mes bras. Et m'a trouvé fort heureux et point ridicule » (25 novembre 1780). Il prend également conscience avec gravité de sa paternité :

Je suis père. Et si ce que j'entreprends ou ce que je conduis reste à ma famille, tout est permanent pour moi ; quand mon individu disparaîtra, ce ne sera pas la meilleure partie de moi-même [1^{er} janvier 1781].

Il constate aussi, avec moins de sérieux et une certaine autodérision : « C'est que je suis un homme considérable à présent, un père de famille » (8 mars 1783).

A ce titre, comme à bien d'autres, le *Journal* est un document exceptionnel qui témoigne des relations familiales à la fin du xviii^e siècle.

VIE DE SOCIÉTÉ

Les contacts avec la famille élargie, avec les amis et les voisins jouent également un rôle important pendant cette période. Le rythme des visites reçues et données est impressionnant, au point qu'il peut en sembler parfois contraignant. En huit ans, le tête-à-tête entre les époux est tellement rare qu'il mérite une mention spéciale dans le *Journal*, par exemple le 18 janvier 1783 : « Et moi, je me trouve avec la solitude la plus charmante, mes autres *moi*, Matilda et ses fils. Souper tête à tête. »

La société se réunit presque quotidiennement dans l'une ou l'autre des demeures de la Côte, Prangins, Coppet, Changins, Duillier, Dully, la Redoute, Sadex, la maison d'Aspre à Aubonne (où vit avec sa famille la sœur de Louis-François, Elisabeth Sophie de Mestral), Rolle, Bougy, ainsi qu'à Nyon, chez diverses personnes ou au Château baillival. Des noms reviennent fréquemment pendant les quinze années du *Journal* et forment le cercle des proches.

Les allées et venues sont nombreuses au Château, l'hospitalité est de mise, aussi bien pour les habitués que pour les hôtes de passage, parfois étrangers. Il n'est pas rare qu'on soit une vingtaine à table et une dizaine à passer la nuit. Quand il y a « assemblée », on se réunit autour de tables de jeu, de travaux à l'aiguille (dès 1779, on pratique même le tricotage cité comme « nouvel art »), de musique, de théâtre : les spectacles ou les concerts sont fréquents et donnent lieu à des préparatifs importants, par exemple la confection de décors, de costumes, de marionnettes ou ombres chinoises, de fleurs artificielles, de découpages... « Madame de Prangins arrange son théâtre, aidée des décorateurs et de l'intendant des menus, car les Dames sont aussi des Majestés ayant des cours et donnant des charges » (21 mars 1786). Les familiers du Château sont bien sûr les voisins de la région de La Côte, souvent des Genevois qui y élisent domicile dans les beaux mois de l'année. Il faut souligner que les relations sont moins fréquentes avec les milieux lausannois : le *Journal* ne mentionne que trois visites à Lausanne, l'une pour aller rendre visite à la famille Necker séjournant au Château de Beaulieu (juillet 1784) et les deux autres pour des achats (couleurs pour un peintre venu d'Allemagne ou avoine pour les chevaux !). Par ailleurs, les étrangers de passage sont toujours bienvenus au Château, en particulier les Anglais, compatriotes de la jeune baronne de Prangins.

Comme dans la première période du *Journal*, la lecture en commun et à haute voix reste une occupation importante. On est impressionné devant le nombre et la diversité des œuvres choisies, qui donnent matière à des commentaires souvent savoureux :

Commencement de la lecture de la fameuse pièce *La folle Journée ou le mariage de Figaro*. Si la pièce n'était mauvaise que faute d'esprit, il n'y aurait qu'à la laisser tomber, ou ne la point finir, mais elle est de mauvais goût dans les plaisanteries, et de mauvais cœur dans les mœurs, et je ne sais quel est le plus grand sujet d'étonnement, ou l'auteur impudent ou le spectateur endurant [13 février 1785].

De plus la bonne nouvelle d'un auteur licencieux, traité sans respect par le gouvernement, envoyé à Saint-Lazare ; j'aimerais mieux n'y voir que Figaro, car je n'ai pas de fiel. Mais un avertissement que le mauvais goût et l'obscénité, même applaudie par le public, ne mettent point hors de portée de l'animadversion me font, je l'avoue, une satisfaction, en trouvant justice au ciel [21 mars 1785].

Lors des soirées, on commente également les nouvelles qui arrivent soit par les gazettes, soit par les voyageurs. On assiste ainsi presque « en direct » à certains événements marquants et on bénéficie des commentaires immédiats : l'affaire du Collier (1786), le baquet de Mesmer (1784-1785), les premiers ballons à air chaud (1783-1784), les affaires financières de la France, la mort de Cook (1780) ou la construction de Versoix (1777), la révolution genevoise de 1782 ...

VIE PUBLIQUE ET ÉCONOMIQUE

Les relations avec les baillis successifs installés au Château de Nyon paraissent excellentes et empreintes d'une certaine complicité : « [...] M. le Bailli m'a défendu de lui demander aucune permission » (18 février 1784). De même, les contacts avec les habitants de la baronnie et les autorités communales semblent très cordiaux. Louis-François a certes une attitude paternaliste caractéristique de cette période pré-révolutionnaire, il n'en est pas moins respecté et aimé : en maintes affaires, il fait preuve d'une attitude équitable et conciliatrice qui lui vaut l'estime générale.

Les questions économiques sont liées aux travaux des bois, des champs et de la vigne, cette dernière jouant un rôle important. Le vin de la baronnie est vendu à Berne, parfois avec certaines difficultés : « [...] car il faut aller chercher des marchands pour débiter notre vin. Ce n'est plus le temps où la Fortune venait à la porte des endormis » (23 novembre 1785). Les livres de compte des années 1787 à 1800 (c'est-à-dire postérieurs à la mort de Louis-François) donnent une foule d'indications très précises sur ces questions, qui ne sont abordées que marginalement dans le *Journal*.

FIN DU JOURNAL

Les accidents et les maladies tiennent également une place importante dans le *Journal*, ainsi que les soins prodigués. L'inoculation par exemple, dont Louis-François avait déjà bénéficié dans son enfance grâce à un père particulièrement progressiste (Voltaire en a d'ailleurs félicité ce dernier dans une lettre du 12 février 1755), est appliquée à chacun des enfants et ses effets décrits en détail.

Louis-François de son côté est souvent souffrant, sans que l'on en connaisse la cause exacte ; seule la goutte (« compagne inséparable ») est fréquemment mentionnée dans le *Journal*. Il fait d'ailleurs à la médecine une confiance modérée : « Mais l'influence des médecins est bien aussi salubre de loin que de près » (29-30 janvier 1777) ou « Mais un médecin n'est pas la santé » (6 janvier 1783) ou encore « Le mal me suffit sans y ajouter les médecins » (8 mai 1785) !

A peine a-t-il dépassé la quarantaine que sa santé se détériore. En 1786, il se rend en cure à Aix-les-Bains (où il était déjà allé prendre les eaux à plusieurs reprises, dont une fois en 1781 sans sa femme), ce qui vaut au lecteur du *Journal* un double récit quotidien et la réflexion suivante : « J'observe à tout prendre que cet essai d'absence ne me réussit pas. » (3 août 1781)

Mais la cure n'améliore pas l'état de Louis-François et le retour à Prangins est pénible pour le corps endolori, même si le cœur y trouve son compte :

Et je suis obligé d'aller me mettre dans mon lit, ma tête en repos dans des coussins. Mais un temps très beau, une vue par une grande fenêtre très claire ouverte sur la plus belle vue d'eau, de terre, de montagnes et de ciel, et tous mes amis qui me visitent, me réjouissent. Que faut-il de plus pour se trouver heureux et pour l'être ! [8 août 1786]

Le *Journal* s'interrompt quelques jours plus tard. Etrange coïncidence, la dernière page écrite par Louis-François porte la phrase « Au demeurant nous sommes tous mortels » (27 août 1786), au sujet de la disparition du roi de Prusse.

Le *Journal* reprend en décembre sous la plume de Matilda, par le récit des derniers jours de Louis-François, et se termine par la transcription de l'éloge funèbre prononcé par le pasteur Ducros.

CONCLUSION

Louis-François Guiguer représente admirablement cette génération d'hommes bienveillants, attachés à l'Ancien Régime, mais avec la bonhomie souriante et la sagesse éclairée de ceux qui savent ne pas tirer un profit exagéré de leurs privilèges et qui ont avec leurs « sujets » et leurs domestiques une relation empreinte de confiance et d'estime réciproques. Même si on peut déceler chez Louis-François une nuance de paternalisme, toujours teinté d'aimable indulgence, on sent chez lui une réelle attention pour les habitants de sa baronnie et une compassion profonde pour leurs maux.

Louis-François est également un « honnête homme » représentatif de son époque et de sa classe, un humaniste au sens plein du terme. Sa curiosité intellectuelle, son goût pour les sciences sont très typiques de son époque. C'est aussi un être essentiellement social : sa porte est toujours ouverte aux amis et aux hôtes de passage. C'est enfin un homme de cœur à la sensibilité profonde qui sait trouver pour ses proches les mots que seules peuvent dicter la tendresse et l'affection.

Dans un tel *Journal*, particulièrement touchants sont cette proximité immédiate, cet accès direct à des hommes et à des femmes du XVIII^e siècle qui apparaissent en toute transparence : par leurs joies et leurs peines, par leurs doutes, leurs certitudes, leurs étonnements, leurs inquiétudes parfois, leur esprit souvent, ils dépassent la réalité quotidienne pour nous rejoindre à travers les siècles. Ils sont le visage de la permanence, de l'éternel humain et, au détour des pages, nous deviennent soudain très proches.

Scripta manent. Que reste-t-il des temps passés ? La mémoire de tout ce qui a formé en nous notre existence actuelle ; les forces de nos corps qui nous sont venues successivement, l'habileté à les employer que l'exercice nous a procuré ; la jouissance du temps présent qui serait nulle sans ces acquisitions, le développement de nos idées, la consistance de notre caractère, les formes et la règle de nos passions, la représentation de ce qui nous a occupé l'esprit, animé nos désirs, rempli notre vie ; les réponses à notre curiosité, et l'industrie de la satisfaire encore ; nos droits à l'affection de nos contemporains, notre influence sur la génération qui va nous remplacer ; en un seul mot, tout ce que nous avons de plus que le jour de notre naissance.

Pourquoi donc ces plaintes sur le temps qui s'écoule, puisque c'est en courant avec lui que nous connaissons l'intelligence et la vie humaine. Pour savoir avec quelque détail ce que je lui dois, j'écris ce que je relirai, et je donne par là une permanence à des traces légères dans ma mémoire qui sont remplies, usées ou effacées par les traces croisées en mille sens divers à tout instant. La tradition altère tout. Nos anciens ne sont pas [...] toujours présents pour répondre à nos questions. *Mais les écrits demeurent* [1^{er} janvier 1785].

BIBLIOGRAPHIE CONCERNANT LE JOURNAL DE LOUIS-FRANÇOIS GUIGUER

- Christophe AMSLER, « Note sur la forme des jardins du château de Prangins au XVIII^e siècle », dans *Revue suisse d'art et d'histoire*, 43, 1986, p. 238-246.
- François de CAPITANI et Chantal de SCHOULEPNIKOFF, « Mettre en pratique les idées du Siècle des Lumières : la Petite École de Prangins », dans *Agriculture, Commerce et Éducation au XVIII^e siècle, Annales Pestalozzi, recherches en histoire de l'éducation*, 3, 2003, p. 21-31.
- Georges RAPP, « La prise d'armes de 1782 à Genève et ses échos dans le Pays de Vaud », dans *Mélanges Charles Gilliard*, Lausanne, 1944, p. 448-458.
- Georges RAPP, « Un voyage en Italie centrale à la fin du XVIII^e siècle (d'après les notes de L.-F. Guiguer de Prangins) », dans *Nouvelles pages d'histoire vaudoise*, Lausanne, 1967 (BHV 40), p. 141-163.
- Georges RAPP, « Une figure vaudoise de la fin de l'Ancien Régime, Louis-François Guiguer, avant-dernier baron de Prangins (1742-1786) », dans *Revue d'Histoire Suisse*, 1, 1945, p. 22-51.
- Chantal de SCHOULEPNIKOFF, *Le Château de Prangins. La demeure historique*, Zurich, Musée national suisse, 1991.
- Chantal de SCHOULEPNIKOFF, *Le Journal de Louis-François Guiguer, baron de Prangins*, Zurich, 1989 (extrait du Rapport annuel 1988 du Musée national suisse), p. 57-73.